

Didier Course, *D'or et de pierres précieuses. Les paradis artificiels de la Contre-Réforme en France (1580-1685)*

Lausanne, Éditions Payot, 2005, 221 p.

Daniel Vidal



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/3498>

DOI : 10.4000/assr.3498

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 147-299

ISBN : 2-7132-2092-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Didier Course, *D'or et de pierres précieuses. Les paradis artificiels de la Contre-Réforme en France (1580-1685)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-25, mis en ligne le 05 septembre 2006, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3498> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3498>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Didier Course, *D'or et de pierres précieuses. Les paradis artificiels de la Contre-Réforme en France (1580-1685)*

Lausanne, Éditions Payot, 2005, 221 p.

Daniel Vidal

- 1 Des derniers foyers de la Renaissance néo-platonicienne, à l'épuisement progressif de la passion baroque, Didier Course interroge la signification et la destinée de ces « paradis » d'artifice et de raison politico-théologique, fondés sur la profusion ostentatoire des objets précieux, marqués d'ambivalence et de terribles tourments moraux. Le XVII^e siècle fut certes ce siècle « des saints », dont Henri Bremond a fait le récit lumineux, tant s'élevèrent nombreux, d'un bout à l'autre du royaume, spirituels en quête d'absolu, et chercheurs de Dieu dans le fond le plus secret de leur esprit. Mais il fut aussi le siècle des grands financiers, de l'institution progressive de la monarchie absolue, et de l'Église de la Contre-Réforme. Sans doute celle-ci tenta-t-elle d'utiliser le déferlement mystique contre les tentations de la Réforme ou de la dissidence janséniste. Mais plus encore eut-elle à maîtriser, pour la plus grande gloire de Dieu, l'invasion des ornements des corps et des lieux, dont témoignent les cathédrales flamboyantes, les parures affolées, et les bijoux plus précieusement ouvrés les uns que les autres. La grande querelle des images avait scindé la chrétienté byzantine en parties d'égale intransigeance, car il était question, ainsi que le rappellent les travaux de Marie-José Mondzain, de l'économie même de la représentation, et de ce que signifiait alors la possibilité pour une « image » de rendre une nouvelle fois présent ce qui relève de l'absolue distance. Si D. Course ne se réfère pas à cette archéologie de la doctrine de l'image, du moins peut-on entendre en sa recherche un lointain écho, mais inversé, de ce qui avait alors occasionné tant de fureurs. Car le luxe dont il est question ici, ces pierres précieuses, ces ors et ces bijoux, ces parures et toute cette esthétique des fêtes et des grands cérémoniaux religieux, vont connaître, après une spectaculaire expansion en tous domaines de la religion, du politique, de l'écriture, des comportements les plus quotidiens et les plus sacrés, une dépréciation lente mais irréversible, que l'ouvrage

étudie avec une précision... d'orfèvre. Il en alla autrement de l'image, qui ne fut tant dénoncée comme véritablement sacrilège, que pour connaître une violente réhabilitation l'installant définitivement dans les lieux, doctrines et appareils d'une Église, dont le catholicisme consacra l'usage et la fonction théologique.

- 2 D. Course rappelle combien le Moyen Âge chrétien avait accordé « une place prépondérante à l'*amor ornamenti* », pour autant qu'il se rapportât sans autre médiation à Dieu seul. Si Pline ou Ovide avaient en quelque sorte transfiguré le matériau précieux en élément d'une « cosmologie d'harmonies secrètes », les Pères de l'Église héritaient ainsi d'une vision « cosmique » de l'ornement, versé, si l'on peut dire, au compte de Dieu, et acquérant alors fonction réparatrice et salvatrice. Mais déjà, au-delà de la valeur purement symbolique des pierreries et des bijoux, se dévoilait une « ambiguïté dérangeante » : car telles matières précieuses étaient objets de vénération sacrée, en même temps que de plaisir profane, et de jouissance mondaine. De cette conjonction/disjonction d'un double régime de sens, le XVII^e siècle ne cessera d'être hanté, dans sa thématique religieuse et sa conception monarchique. La perle peut bien être « l'un des noms symboliques du Christ », elle participe aussi d'un univers fondé sur l'appât des valeurs et l'apparat qu'elles autorisent. Tout joyau peut être convoqué pour magnifier Dieu – mais tout joyau est aussi bien « insulte aux pauvres ». Il est une autre dimension, qui peut renforcer l'argumentaire de l'auteur, bien qu'il n'y fasse pas explicitement référence : ce siècle brillant de tous les feux des diamants est aussi le siècle où la mystique abstraite trouve une exemplaire consécration. Héritière de la spiritualité rhéno-flamande en sa pente de plus fort dénuement, récusant toute médiation d'« image » dans la relation au « divin » – *a fortiori* chasse-t-elle tout artifice précieux. Et il est important, pour bien saisir le propos de D. Course, de rappeler que l'entrée dans le XVII^e est marquée par la traduction en français de l'ouvrage flamand d'une béguine anonyme du milieu du XVI^e, *La Perle Évangélique* (Paris, 1602, nouvelle édition présentée par D. Vidal, Grenoble, J. Millon, 1997) – et « perle » s'entend en effet ici symbole christique, et signe d'un amour parfait. On sait l'influence de cette « Perle » sur les grands courants mystiques, dont l'école abstraite de Benoît de Canfield. Le XVII^e siècle va donc se situer à la croisée de multiples impératifs, que décline Didier Course avec minutie : maintenir le sens métaphorique puis mystique des emblématiques précieuses ; asseoir la légitimité politique sur un système d'équivalences entre rayonnements des bijoux et parures, et absolutisme solaire du monarque ; exalter les preuves de la richesse des hommes pour abonder en la « somptuosité » de Dieu ; avoir mémoire et pratique de la vertu cardinale de la charité ; mais avoir aussi bien science de la vanité des choses de ce monde.
- 3 De l'or et des pierres précieuses comme argumentaire spirituel, D. Course rappelle l'intense procès de « dématérialisation de la matière la plus recherchée », l'or, dans la vision de la Jérusalem céleste – et cette matière dénuée de toute « valeur » mondaine devait à son tour connaître une abstraction supplémentaire, et décisive, dans la mystique de l'anéantissement et de la désappropriation. Mais dès que ces théories de bijoux et de fêtes eurent pour horizon la personne du monarque, référent suprême et clé de voûte du pouvoir, la symbolique des ors gouverne un tout autre jeu : celui des apparences, qui tente en vain de régler la tension entre l'objectif du paraître et l'injonction d'humilité, au bénéfice exclusif du premier. Il y a là un tournant capital dans la gestion des « paradis artificiels » : la nécessité spirituelle du dépouillement le cède aux obligations liées à l'exaltation de la personne du roi. Cela ne signifie pas un

déficit net de toute spiritualité : D. Course montre au contraire la prolifération de textes « dévots » qui combinent gloire de Dieu et richesses du monde, tels *Le parfait Joaillier* d'Anselme Boetius de Boodt, traduit en français en 1644, ou, du père Richeome, jésuite, tel texte de 1618, qui lie majesté royale et symboles divins (*Remerciement* [pour le rétablissement par Louis XIII du Collège de Clermont, de la Compagnie] *Avec une enseigne de treize pierres précieuses, etc.*). Ou Pierre Le Moyne (*La Dévotion aisée*, 1652), pour qui « la crasse, la saleté, les haillons, ne furent jamais des Vertus », et bien d'autres, qui font sauter le verrou de la « pauvreté évangélique » et de la dépossession de soi. Dès lors, vont s'engouffrer dans cette brèche « fêtes exceptionnelles », plaisirs de cour, foisonnement baroque des ornements précieux, et tout un système de représentation picturale surchargeant les portraits de bijoux et diamants en rivières. D. Course déploie en tous sens cet affolement raisonné de parures et de joailleries, en notant le paradoxe qui le fonde en même temps qu'il le consume. Le siècle vit en effet un étrange conflit d'interprétation : il se pourrait qu'une telle ostentation masque, et révèle, « un sentiment tragique d'inutilité profonde ». Le jansénisme, à coup sûr, attise ce feu sous le scintillement des artifices – et Pascal pourrait occuper la place du Commandeur. Et la Réforme aussi bien. Des figures allégoriques sont alors sollicitées : Méduse et Cléopâtre, créature de Babylone, et beauté du diable, femme joyau/féminité dangereuse, qui nouent en une seule topique pouvoir, luxe et volupté. Face à ce déferlement de pierres et de bijoux, ces « folles et vaines dépenses » organisées selon les lois d'un véritable potlatch, les « lois somptuaires » tentent à plusieurs reprises de limiter l'hémorragie des fortunes privées et des patrimoines – mais l'Église sera exemptée des nouvelles contraintes... Ce qui peut expliquer la dénonciation, par Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, de l'hypocrite plaidoyer pour la « pauvreté » d'Église, quand ses couvents sont possesseurs d'immenses richesses (cf. son *Traité de la désappropriation claustrale*, Besançon, 1634).

- 4 L'objet précieux opère alors de plus en plus comme emblème de « vanité », jusqu'à devenir élément constitutif d'une réflexion sur la mort. D. Course relève dans l'ouvrage du père Binet (*Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices*, 1627) cette rhétorique du luxe à des fins spirituelles, que détestait Pascal, métissée d'humour et de trompe-l'œil, d'illusions d'optiques qui sont pièges du regard, et l'usage d'une langue de double jeu, où le visible prétend par l'excès atteindre à l'indicible. Contre cette apologie d'une symbolique de « diamants », l'auteur convoque Madame de La Fayette : *La Princesse de Clèves*, toute de rigueur, de dénuement tragique, dans son affirmation de la « superficialité de l'être ». De la figure de Judith, qui sollicite une mystique épurée et le mépris des « fausses gloires du monde », à celle de Marie Madeleine, image de la tentatrice première et représentante du don absolu, à qui le siècle accorda une importance capitale, le don de soi apparaît de plus en plus comme expérience de Dieu : « transformation de la matière superflue en source de vie spirituelle ». Certes, le don ne peut être d'emblée pure oblation : il conviendra, dans le sillage de Vincent de Paul et de Bérulle, de l'engager en une morale du partage, où il demeure geste « théologique » par excellence, tout en étant capable de mobiliser chaque fidèle. Alors les pierreries et leurs artifices, les bijoux et leurs couronnes, en tant qu'ils sont marques de « l'élection divine », participent à la fois du sublime baroque par leur prolifération et leur expansion infinie, et, « supports nécessaires à l'expérience mystique », jusqu'à ce que l'intensité même de leur rayonnement les conduise, selon la magnifique formule de Didier Course, à « l'abstraction suprême par explosion de la matière ». La voie est désormais ouverte (réouverte ?) pour que le « paradis baroque » inverse son argument,

et, d'une exaltation forcenée de l'apparence, s'effondre en quête singulière et sans apprêt de spiritualité. L'univers profane et l'univers sacré entrent en disjonction. Le XVIII^e siècle aura pour défi de maintenir vive cette coupure, en ses conséquences culturelles, religieuses et politiques. L'ouvrage de D. Course, selon un angle de vue original et parfaitement maîtrisé, engage ainsi de magistrale façon une lecture renouvelée des rapports paradoxaux entre profusion baroque et spiritualité abstraite, en un siècle voué à tous les absolus – du monarque et du mystique.